Discours de M. Robert de Traz : au "Déjeuner suisse" du mercredi 14 décembre 1938

Autor(en): **Traz, Robert de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **18 (1938)**

Heft 10

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-889099

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DISCOURS DE M. ROBERT DE TRAZ
AU « DÉJEUNER SUISSE »
DU MERCREDI 14 DÉCEMBRE 1938

Monsieur le Ministre,

Les organisateurs du « Déjeuner suisse du mercredi », cette institution aussi fameuse qu'utile, m'ont demandé de vous adresser quelques mots au nom des convives réunis aujourd'hui autour de vous. Très sensible à l'honneur que m'a fait ainsi notre Président, je lui exprime ma gratitude pour le plaisir qu'il me procure.

Mon seul titre à prendre la parole est d'être, par définition, un Suisse de Paris, puisque c'est avenue de Villiers que j'ai ouvert les yeux à la lumière du jour. Je ne suis pas devenu un *Auslandschweizer* : je l'étais de naissance. Mon patriotisme a été, dès le début, mêlé de cette nostalgie qui rend les sentiments plus profonds.

Monsieur le Ministre, je voudrais vous dire combien nous sommes heureux d'avoir un représentant... très représentatif de notre pays.

D'abord, vous êtes bernois. Aucun de nous ne peut oublier le rôle que la République de Berne, avec ses sénateurs, ses soldats, ses diplomates, a joué dans l'histoire de notre patrie commune. C'est grâce à elle que les autres cantons ont appris à voir par-dessus leurs montagnes, à conquérir des territoires et à mieux comprendre les nécessités de l'Etat. Berne n'est pas seulement aujourd'hui notre capitale administrative et parlementaire, mais, entre les lacs et les Alpes, une image héroïque, le témoin d'un passé glorieux, toujours vivant.

Vous êtes représentatif encore, Monsieur le Ministre, parce que vous avez été mêlé aux affaires et à la politique, parce que vous êtes un homme de la Suisse contemporaine, active, industrieuse, pratique. Vous connaissez dans leur détail ses ressources et ses exigences, le mécanisme compliqué de ses institutions et le dédale obscur de ses bureaux. Et l'ayant considérée du dedans mais aussi du dehors, vous savez qu'elle doit déborder ses frontières parce qu'elle a besoin du monde pour vivre, parce qu'il lui faut nouer autant de rapports que possible avec les autres nations : elle y a réussi souvent parce qu'elle vous avait comme négociateur.

Et je me suis laissé dire que vous étiez un redoutable interlocuteur dans ces conversations austères qui ont pour but d'aboutir à un traité de commerce ; que vous meniez la discussion serré, armé de faits probants, de chiffres toujours exacts et d'une dialectique imbattable. Mais ensuite, une fois le résultat atteint, c'est-à-dire ayant bien servi le pays, vous redeveniez souriant et votre charmante amabilité faisait oublier à votre adversaire qu'il avait dû capituler devant vos arguments.

C'est que, si vous connaissez à fond les statistiques, vous connaissez aussi les hommes. D'autant mieux, que, si vous savez les persuader, vous avez également appris à les commander. Un diplomate qui a été officier a l'avantage de ne pas ignorer la tactique. Et, en troquant la tunique de colone contre l'habit brodé d'edelweiss, vous avez apporté dans votre nouvel emploi les qualités de coup d'œil, d'autorité et de manœuvre que vous aviez manifestées dans le précèdent.

Mais vous n'êtes pas qu'un économiste et un militaire, vous êtes aussi un grand lettré. A votre foyer, l'art et la littérature se trouvent chez eux. Vous aimez les beaux tableaux, les beaux livres et la belle musique. Oserai-je dire que je relève ce trait avec un plaisir tout particulier ? Je ne veux pas nier l'importance du commerce et de l'industrie.

Mais notre terre est aussi une terre de poètes. Nous avons justifié notre existence et maintenu notre place en Europe parce que nous avons entretenu, au cours des siècles, des foyers de culture, parce que nous avons produit et que nous produisons encore des savants et des artistes. Et c'est parce que les satisfactions du nombre et de la force nous sont refusées que nous devons accorder d'autant plus d'importance aux valeurs spirituelles et à l'éminente dignité de la personne humaine.

Ainsi les multiples faces de votre personnalité, Monsieur le Ministre, correspondent à des aspects divers de notre pays. Vous le représentez avec une sincérité, une bonne humeur et un talent qui nous réjouissent. Nous vous remercions de concevoir votre mission diplomatique dans un grand style et de vouloir tenir votre rang avec éclat dans le carrefour du monde qu'est Paris. Sous les lambris anciens de la future Légation, où flotte encore l'ombre de Besenval, vous perpétuerez dignement la tradition des ambassades que les louables Cantons déléguaient auprès du Roi très chrétien.

Et nous en ressentirons beaucoup de fierté. Car, Monsieur le Ministre, nous autres, Suisses de Paris, nous sommes des gens susceptibles : j'entends que nous sommes pleins d'amour-propre pour notre patrie. Nous la voulons toujours mieux connue, mieux honorée et aimée davantage. Alors, nous nous tournons vers celui à qui a été remis le drapeau, et nous sommes contents de voir qu'il le tient d'une main solide et qu'il l'élève très haut, dans la lumière.

D'ici, la Suisse nous paraît à la fois petite et grande. Petite par comparaison avec les Etats qui l'entourent. Grande par sa complexité ethnique et intellectuelle, par des significations morales, par la mission de plus en plus nécessaire qu'elle doit accomplir dans une époque en proie à la haine, à la violence, au mépris des faibles et de la justice. Elle ne peut ni diriger, ni subjuguer l'Europe : elle peut être, qui sait ? sa conscience. Est-ce montrer trop d'orgueil pour son pays que de lui souhaiter de nobles devoirs à remplir ?

C'est dans cet esprit, Monsieur le Ministre, je crois pouvoir l'assurer, que la Colonie Suisse de Paris se groupe autour de vous. Votre tâche est absorbante et difficile, ce qui n'est pas fait d'ailleurs pour vous décourager. Peut-être, d'ailleurs, vous sera-t-elle rendue plus aisée par les sympathies qui vous accompagnent, par la confiance et l'admiration qu'au nom de tous je suis heureux de vous exprimer.

Messieurs, je vous invite à lever votre verre en l'honneur de notre authentique représentant, de M. Walter Stucki, Ministre de la Confédération Suisse auprès de la République française.